

Sam Shepard

Rêver d'une certaine Amérique

Élie Castiel

Number 312, February 2018

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/87664ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Castiel, É. (2018). Sam Shepard : rêver d'une certaine Amérique. *Séquences : la revue de cinéma*, (312), 54–54.



SAM SHEPARD

Rêver d'une certaine Amérique

ÉLIE CASTIEL

Une idée pure de l'Amérique, celle des grands auteurs et dramaturges tels que Tennessee Williams, Ernest Hemingway et John Steinbeck, Arthur Miller, qui tous par leurs écrits brossent le portrait d'un nouveau continent aussi beau qu'effrayant, une terre encore en devenir, avançant dans le temps pour établir une culture unique et puissante.

Comme ces dramaturges-auteurs-écrivains, Sam Shepard opte pour le théâtre en tant qu'auteur de pièces, metteur en scène et comédien. L'espace scénique devient une sorte de territoire expérimental de l'oralité, des désirs de tous ces peuples venus d'ailleurs pour vivre l'« American Dream », ce coin de paradis tant souhaité, comme si sur Terre, l'Éden existait; une vision allégorique de la réalité et de la légende que même les ennemis de l'Amérique ont conservée intrinsèquement dans leur psyché.

Pour Shepard, cela prend parfois des proportions quasi religieuses. Comment oublier son rôle de fermier dans *Days of Heaven / Les moissons du ciel* (1978) de Terrence Malick qui, avec d'autres cinéastes américains de sa génération, contribue à ce que certains historiens du cinéma considèrent comme un deuxième âge d'or du cinéma américain.

Sam Shepard collabore à cet élan créatif venu de nulle part pour permettre à une génération postvietnamienne de construire de nouvelles formes de pensée et tenter de redonner à l'Amérique ses lettres de noblesse. Artiste polymorphe, ses multiples plumes lui permettent de peindre différents portraits d'un pays qu'il critique, mais qu'il affectionne. Ses lieux, ses espaces de liberté, ses symboles, tout ce qui fait la grandeur et la décadence d'un territoire, relativement construit depuis peu, en comparaison au vieux continent.

Comme acteur, presque 70 rôles à son actif, cinéma et télévision confondus, lui permettent de composer le meilleur comme le moins bon. Des films-clés comme *The Right Stuff / L'étoffe des héros* (1983), où il défend le personnage de Chuck Yeager avec un mélange de sensibilité masculine et de virilité contrôlée, ne l'empêche pas de poursuivre sa carrière avec plus de timidité volontaire, comme son rôle de Cal dans *Resurrection* (1980) de Daniel Petrie.

Rien ne prédit dans les films où il joue que son enfance est marquée par l'agressivité d'un père

militaire et de surcroît, alcoolique. Mais c'est dans le sous-entendu que nous devinons cette partie de sa vie intime : dans les espaces interminables d'une terre de liberté, les chevaux, comme une sorte de retour à des moments plus tendres et affectueux, mais aussi le lyrisme d'un visage ou encore les silences de certaines situations. Tout d'un coup, faisant face à des familles qu'il faut recomposer, des amours contrariées qu'il faut soit perdre ou essayer de reformer.

On se sentirait coupable de ne pas signaler qu'il a été scénariste, avec L. M. T. Carson (lui aussi mort à 73 ans en 2014, et Texan), de *Paris, Texas*, le plus américain des films de Wim Wenders. On pourrait allonger la liste avec *Fool for Love* (1985) de Robert Altman; et comme scénariste, une collaboration dans *Zabriskie Point* (1970) de nul autre que Michelangelo Antonioni, un géant du 7^e art.

Mais la disparition de Sam Shepard, c'est aussi la fin d'une approche de la vie et du cinéma qui confirme qu'à la mort d'un auteur qui compte, il ne reste que son œuvre qui, par les temps que nous vivons actuellement, pourrait être vite évacuée. Cela confirme également la fragilité de la vie, son côté fausseté grandiose et le paradoxe que l'on ne pourra jamais expliquer : agir, créer, haïr, aimer, se laisser aimer pour ensuite disparaître.

Mais les histoires de Shepard, comme celles inscrites dans l'errance, la folie, le dépassement de soi, comme celles aussi qui prennent la vie comme un jeu entre la raison et la folie, en quelque sorte, qui donnent au sacré son côté le plus terrestre, sont les récits de l'Amérique. Entre le mythe et la réalité, entre le quotidien et le rêvé, ses rôles et ses mises en scène confèrent à Shepard une place à part dans le firmament restreint des créateurs américains.

Pour le cinéphile et le critique, il souligne la classe, la présence d'une peinture adéquate de l'Amérique comme pays de ceux de l'ailleurs. Dans un pays de conquêtes, de succès, mais également et surtout d'aspirations.

Dans cette lutte interminable entre les possibles échecs et les réussites, Sam Shepard nous lance souvent des regards nostalgiques, teintés d'une mélancolie bercée par les couchers de soleil crépusculaires. Comme une Amérique qui ne cesse de se réinventer. ▲

« ...la disparition de Sam Shepard, c'est aussi la fin d'une approche de la vie et du cinéma qui confirme qu'à la mort d'un auteur qui compte, il ne reste que son œuvre qui, par les temps que nous vivons actuellement, pourrait être vite évacuée. »